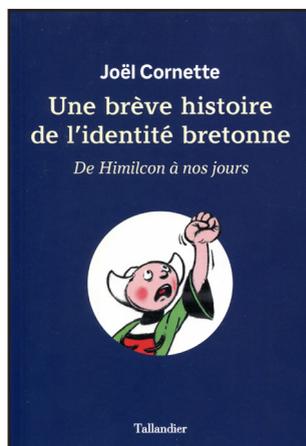


Joël Cornette,
*Une brève histoire de
l'identité bretonne,*
Tallandier 1923, 226
pages, 19 €.



NDLR. Philippe Brenot nous présente ici un livre qui mérite d'être lu bien que posant selon lui beaucoup de problèmes.

Ce livre s'achève là où il aurait pu commencer : par un chapitre sur l'« identité reconquise » de cette singulière province de Bretagne. Ce chapitre final aurait fait une engageante préface, avec ses dix pages introduites par une judicieuse citation de Mona Ozouf. Interviewée à l'occasion de la parution de sa *Composition française*, retour autobiographique sur une enfance tiraillée entre sa grand-mère bretonnante et l'enseignement laïque et jacobin de son institutrice de mère, celle-ci observe : « La fierté est revenue entre le temps de mon enfance et celui de mon grand âge. Ce qui me frappe désormais

quand je mets les pieds en Bretagne [...], c'est l'extraordinaire fierté bretonne. C'est la *breizh pride* ! » Une *breizh pride* qui a définitivement remplacé le sentiment de honte et d'infériorité des « ploucs » d'autrefois.

« Alors que l'identité bretonne a été si longtemps niée et refoulée par des générations de Bretons, rebondit Joël Cornette, elle est devenue un phénomène de société dont la déferlante musicale est sans doute la manifestation la plus visible, la plus médiatisée, à l'image des grands rassemblements festifs comme celui des *Vieilles Charrues* à Carhaix ou du *Festival interceltique de Lorient*. Comment comprendre un tel renversement d'image ? »

La problématique est parfaitement introduite. Dommage seulement que l'historien, plus familier des premiers royaumes bretons, du rayonnement médiéval du Grand-Duché et de la figure emblématique d'Anne de Bretagne, ne réponde pas à cette question venant en conclusion. D'une lecture plaisante, son ouvrage est davantage une histoire synthétique de la Bretagne que de l'identité bretonne. Certes, l'auteur ne manque pas de questionner « l'Armorique française », à savoir sa résistible intégration au Royaume de France en 1532. Dans un autre, il s'arrête également fort à propos sur les tenaces préjugés qui ont longtemps fait de la Bretagne le « pays des lieux communs ».

Que l'histoire fonde l'iden-

tité particulière de la Bretagne, Joël Cornette le démontre sans mal. Mais comment et pourquoi cette identité résiste-elle si bien à une mondialisation qui, ailleurs, les érode et les dissout ?

Il est trop simple de s'exotiser de formuler toute hypothèse ou début d'explication en mentionnant en quelques lignes la réappropriation de la langue incarnée depuis les années 1970 par l'association *Diwan*, dédiée à l'enseignement du breton, ou la collecte de la culture orale traditionnelle dont son aînée *Dastum* a fait vocation. Il eut d'ailleurs été intéressant de s'interroger sur la représentativité d'associations dont les membres ne sont qu'une poignée au regard de la population bretonne, en se demandant au passage si leur engagement infuse la société bretonne actuelle au-delà de leur audience.

On peut aussi regretter que le formidable succès de l'autobiographique *Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias, et cela bien au-delà des seuls lecteurs bretons, ne soit aucunement analysé. Il est vrai que Joël Cornette ne fait pas même référence aux quarante ans de recherche sur les mythes de la civilisation bretonne que celui qui fut également un grand militant laïque retrace dans *Le Quêteur d'histoire*. En parallèle, l'élan des cercles folkloriques appelait également un vrai développement.

Que se joue-t-il en effet à la charnière des années 1960 et 1970, période de croissance

économique, d'effervescence politique et de renouveau culturel qui est aussi celle du choc des marées noires, de la mobilisation populaire contre le projet de centrale nucléaire à Plogoff, ou encore de la création de l'association *Eaux et rivières de Bretagne* face aux dégâts environnementaux provoqués par l'agro-business ?

Et la politique ? Certes, le basculement politique de la droite vers le centre gauche occupe quelques pages. Mais rien sur le *Front de libération de la Bretagne* ni sur les penchants collaborationnistes de certains militants nationalistes quand la France était sous la botte nazie. Pas de clin d'œil non plus au projet avorté du « réduit breton » que, dans l'effolement des premiers jours de juin 40, le général de Gaulle fut chargé d'étudier pour le gouvernement de Paul Reynaud, la Bretagne, l'ancienne province rebelle, dernier îlot de la France combattante face à l'avancée des troupes allemandes, cela aurait eu valeur de symbole...

Autre sujet négligé, probablement pour son apparente futilité : les jeux traditionnels et les sports. En Bretagne plus que partout ailleurs en France s'entretient la flamme des jeux de palet, d'adresse et de force, ainsi que celle du *gouren*, la spectaculaire lutte bretonne¹. Et quel ferment local explique la popularité du cyclisme et le football, qui à leur façon participent aussi de l'identité et de la fierté bretonne ?

Celles-ci s'incarnent dans un drapeau, ce *Gwenn-ha-du* créé en 1925 par un militant breton et dont les neuf bandes, alternativement noires et blanches, incarnent les neuf pays gallo et bretonnants. S'il n'est pas sûr que tous les jeunes gens qui l'agitent joyeusement dans les stades et dans les festivals de musique le sachent tous, pourquoi le font-ils néanmoins sans crainte de ringardise ?

On en revient ainsi à la musique, illustration de l'affirmation culturelle d'une province qui, hier moquée pour son caractère arriéré, arrive aujourd'hui en tête de la réussite scolaire. Peut-être le secret de cette résiliente identité réside-t-il dans l'aptitude de la jeunesse bretonne à faire le lien entre tradition et modernité, par exemple en associant le *kan ha disk*, le chant à danser, aux boucles électroniques, ou en s'appropriant le *fest-noz* tout en revendiquant l'héritage des aînés, des sœurs Goadec aux frères Morvan en passant par Allan Stivell. Oui, il faut voir ces danseurs et danseuses de toutes générations danser en se tenant par le bout du doigt au son des couples de sonneurs biniou-bombarde qui, chaque soir de festival interceltique, font vibrer les voûtes du gymnase Carnot de Lorient.

Sans doute Joël Cornette est-il trop peu à l'aise avec le xx^e siècle, sans parler du xxi^e, pour se lancer dans une telle aventure. Sans doute faudrait-il un historien contemporain qui soit

aussi un peu sociologue pour étudier l'évolution des mentalités, et un peu démographe pour nous éclairer sur le brassage de la population depuis cinquante ou soixante ans et la façon dont les nouveaux venus s'agrègent au terreau local.

Une fois cette *Brève histoire de l'identité bretonne* refermée, le mystère de son insolente vitalité reste entier. ☺

PHILIPPE BRENOT

¹ Voir *Le Gouren, entre tradition et modernité*, Aurélie Épron, *Diasporiques* n°17, mars 2012.